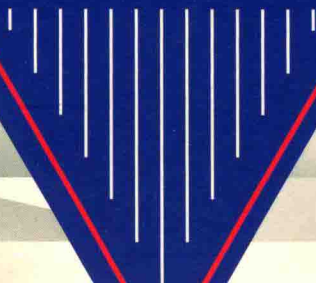


LITTÉRATURE CHINOISE

1

Œuvres du
Shaanxi



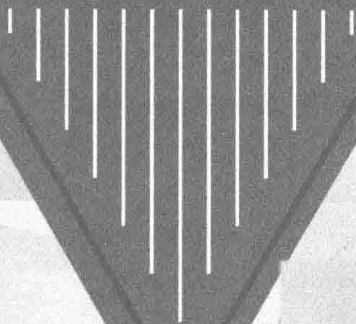
ÉDITIONS DU NOUVEAU MONDE



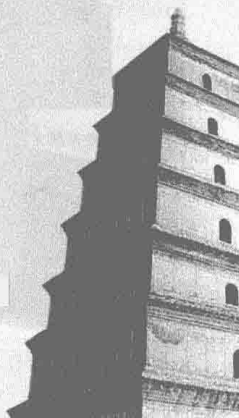
LITTÉRATURE CHINOISE

1

Œuvres du
Shaanxi



ÉDITIONS DU NOUVEAU MONDE



Première édition 2016

Traduit par Lü Shanshan

Révisé par Pierre CHAMBERT-PROTAT

Couverture conçue par He Yuting

Droits de propriété intellectuelle déposés par les Éditions du Nouveau monde, Beijing, Chine.

Tous droits réservés. Toute reproduction est interdite sans autorisation écrite de l'éditeur.

ISBN 978-7-5104-5666-4

ÉDITIONS DU NOUVEAU MONDE

24 rue Baiwanzhuang, 100037 Beijing, Chine

Tél : 86-10-68995968

Fax : 86-10-68998705

Site web : www.nwp.com.cn

E-mail : nwpcd@sina.com

Imprimé en République populaire de Chine

Ma sœur



Lu Yao

Lu Yao (1949—1992), originaire du district de Qingjian dans la province du Shaanxi, fut membre de l'Association des écrivains de Chine et vice-président de l'Association des écrivains du Shaanxi. Ses nouvelles longues *Un acte bouleversant* et *Une vie* ont remporté respectivement la première et la deuxième édition du Prix national de la meilleure nouvelle. Son roman *Un monde ordinaire* a reçu le Prix littéraire Mao Dun pour sa troisième édition. Il a publié entre autres *Une vie*, *L'amour de ma sœur*, un recueil de nouvelles et un recueil littéraire en cinq volumes.

Cette nouvelle a été publiée pour la première fois dans le premier numéro de 1981 de la revue littéraire *Yanhe*.

À vingt-sept ans, ça fait longtemps que ma sœur devrait être mariée. Pour les habitants de la campagne, être célibataire à vingt-sept ans, c'est une honte. Des rumeurs circulent depuis longtemps dans le village, ça fait encore plus mal qu'une gifle. Depuis que notre mère est morte de maladie il y a deux ans, mon taciturne de père l'est encore davantage. À part le travail des champs, il ne s'intéresse à rien. Quant au mariage de ma sœur, bizarrement, ça ne semble pas l'intéresser non plus. J'aime ma sœur, elle est douce, bonne et pure, comme un nuage blanc dans les cieux. Tout le monde dit qu'elle est très belle.

Et c'est vrai. Si nous habitons une campagne reculée où le confort matériel laisse à désirer, chaque village a tout de même quelques filles belles comme des fleurs. Comme les produits du terroir, le lis-d'un-jour et la datte rouge, elles sont connues dans les villages et villes des environs, et jusqu'au chef-lieu de la province. Si vous n'y croyez pas, vous pouvez vérifier.

Sans exagérer, ma sœur est parmi les plus belles des villages aux alentours. Depuis toujours j'aime les Beaux-Arts, et j'ai un sens très aiguisé pour ce qui est beau. Je suis fière d'avoir une si jolie sœur. Notre mère racontait que lorsque ma sœur était petite, la troupe artistique de la province avait voulu l'avoir comme comédienne. Mes

parents ont refusé parce qu'elle était trop jeune, et ils ne voulaient pas qu'elle soit loin d'eux. À présent, voilà déjà plusieurs années qu'elle est diplômée de lycée. Elle s'est présentée à plusieurs reprises aux examens d'entrée à l'université, mais en vain, et chaque fois il lui manquait peu de points. Au lycée, elle n'a pas appris grand-chose : la Révolution culturelle battait son plein. Et maintenant à l'examen d'entrée à l'université, il y a de l'anglais, et elle ne l'a jamais étudié : autant dire qu'elle a encore moins de chance d'aller à l'université. À la campagne il n'y a pas d'emplois, et même s'il y en avait, nous n'avons pas de relations pour nous pistonner — et pas la moindre chance d'en trouver. Apparemment elle va passer toute sa vie dans les champs. Ça n'a pas l'air de la gêner. Après tout elle a grandi à la campagne, au fond de la montagne, elle a l'habitude de toutes les besognes physiques et rudes. Tous les villageois disent qu'elle peut concurrencer un homme dans le travail.

Je sais que beaucoup ont essayé de lui trouver un mari, ces dernières années. On lui présentait en général des cadres ou des ouvriers, avec une situation correcte, mais elle les a tous éconduits. Des villageois se plaignent de la voir manquer autant de bons prétendants. Et puis ils se demandent pourquoi, à vingt-sept ans, ma sœur ne se préoccupe pas de trouver un mari.

En réalité, personne d'autre que moi ne sait que ma sœur a déjà un amoureux. Celui qu'elle aime est un jeune intellectuel « rééduqué » à la campagne, le dernier du groupe à avoir quitté notre village. Il s'appelle Gao Limin. On dit que son père était le vice-gouverneur de notre province et sa mère directrice d'une administration publique, mais ils ont tous les deux été emprisonnés pendant la Révolution culturelle. On les aurait accusés d'être à la tête d'un groupe d'agents secrets.

Les dizaines de jeunes intellectuels rééduqués venus avec Gao Limin sont tous repartis, après avoir été recommandés pour aller à l'université ou être ouvriers. Lui seul ne pouvait pas partir, à cause de ses parents. Et pour couronner le tout, on ne le laissait pas tranquille non plus dans sa vie de paysan : la commune et le district venaient souvent lui chercher des noises. Pendant des années, Gao a été dans un état piteux. Comme les espions étaient encore plus mal vus que les contre-révolutionnaires, les habitants du village n'osaient pas adresser la parole à ce « fils d'espions », de peur de s'attirer des ennuis. Gao Limin se retrouvait seul, comme un agneau au ban du troupeau. Il portait souvent des hardes encore plus sales et en lambeaux qu'un mendiant. Ne sachant pas cuisiner, il mangeait souvent des aliments crus — et ensuite, quand il allait travailler dans les champs, il avait souvent mal au

ventre, au point de se rouler par terre de douleur.

Avec son bon cœur, ma sœur aidait souvent ce jeune homme dans la misère. Elle cuisinait et cousait pour lui, lavait ses couvertures et ses draps. Elle invitait aussi à la maison, pour les fêtes, ce « fils d'espion » que tout le monde évitait, en lui offrant les meilleures choses. J'avais même l'impression que ma sœur était encore plus gentille avec lui qu'avec moi !

Mes parents aussi étaient des gens de bien, et ils n'ont jamais critiqué ma sœur pour ça. Pourtant, des rumeurs circulaient dans le village, sur les relations anormales entre ma sœur et Limin. N'osant pas en parler devant mes parents et ma sœur, on en parlait devant moi, qui étais encore très jeune à l'époque. En colère, je ripostais : « Ma sœur s'entend très bien avec Limin, pourquoi vous dites qu'ils ont une relation anormale ? » Ma réaction faisait souvent rire les adultes.

Pourtant moi aussi je me demandais pourquoi ma sœur était si gentille avec Limin, un fils d'espions !

Une fois, j'ai demandé à ma sœur à l'insu de mes parents : « Sœurette, Gao Limin est un fils d'espions, tout le monde l'évite, alors pourquoi tu lui prêtes autant d'attention ? Tu n'as pas peur que les autres nous reprochent de ne pas avoir suffisamment de conscience politique, et d'être incapables de nous démarquer de notre

ennemi de classe ? »

Ma sœur a appuyé son doigt sur mon nez et répondu en riant : « Regarde-toi, encore plus révolutionnaire que monsieur Liu, le secrétaire de commune ! Limin n'est pas un ennemi de classe, pourquoi nous démarquer de lui ? Regarde comme il est pitoyable ! Baowa, lorsque notre grand-mère était en vie, elle nous disait souvent qu'il fallait aider les personnes en difficulté, sinon nous serions punis par le Ciel ! Nous, nous avons notre famille ici, mais lui n'a rien et il vit dans la misère. Est-ce qu'on va le regarder crever de souffrance ? Nous n'avons pas à nous préoccuper de ce que pensent les autres ! »

J'ai tout d'un coup pensé que ma sœur avait raison. Elle ne craignait vraiment pas les rumeurs. Au contraire, elle a été encore plus gentille avec Limin après le départ de tous les autres jeunes intellectuels rééduqués. Une fois elle s'est occupée de lui pendant toute une journée. Elle lui a fait des nouilles fines avec de la farine de blé blanche, du sésame et de la ciboule marinée bien de chez nous. Il faut savoir qu'alors chaque personne n'avait qu'une ration de quelques kilos de blé : manger de la farine blanche, c'était rare !

Un soir à la tombée du jour, Limin avait une forte fièvre, et ma sœur est restée à son chevet. Elle n'était toujours pas rentrée au moment d'allumer la lampe. Ma

mère, prise d'inquiétude, s'est rendue chez Limin et a veillé avec ma sœur pendant toute la nuit. Que ma sœur était proche de Limin ! Pourquoi dire qu'ils avaient une relation « anormale » ? Peu de temps après, j'ai compris en quoi leur relation était « anormale ».

C'était un jour d'été, au crépuscule. Les nuages avaient déjà déposé leurs robes de feu pour le gris. Comme la nuit n'était pas encore tout à fait tombée, j'ai décidé d'aller au bord de la rivière pour laver quelques vêtements, pourtant pas trop sales : j'ai déjà dit que je fais très attention à la beauté.

En passant par un sentier sur l'aire de battage, j'ai soudain entendu deux personnes discuter derrière une grande botte de foin. C'était un homme et une femme, à en croire leur voix.

La curiosité m'a poussée à m'approcher de la botte de foin, à pas de loup. Mon cœur a bondi dans ma poitrine, je tremblais et me suis vivement retirée de l'endroit où je m'étais avancée. Ciel, c'était Limin et ma sœur ! J'avais vu Limin étreindre ma sœur, il l'embrassait sur le visage sans s'arrêter !

J'étais sur le sentier, mon cœur allait sauter hors de ma poitrine. J'ai voulu partir en courant, mais je les ai entendus parler de nouveau. Je n'ai pas pu m'empêcher d'écouter ce qu'ils disaient. « Xiaoxing, tu es si gentille !

Je t'aime, je ne te quitterai jamais. Je ne peux pas vivre sans toi. Dis-moi oui, Xiaoxing, dis-moi, m'aimes-tu ? Mais qu'est-ce qu'il y a à aimer chez moi... Mes parents sont en prison depuis six ou sept ans, je vais être un fils de contre-révolutionnaires toute ma vie. Tu dois avoir peur... — Je n'ai peur de rien ! Même si tu es emprisonné, je t'attendrai toujours ! » C'était la voix de ma sœur. J'ai entendu Limin pleurer. Un instant plus tard, il a dit à ma sœur : « Xiaoxing, je te ferai don de toute ma personne, pour toujours ! Je n'oublierai jamais dans quelles circonstances tu m'as donné ton amour ! Hélas, je n'avais jamais souffert dans ma vie, et jamais je ne ferai un bon paysan, même si je travaille les champs pendant le reste de ma vie. Avec moi, tu vas souffrir. »

« Je n'ai peur de rien, Limin ! Tant que nous nous aimons, je suis prête à être avec toi pour toujours, même si nous devons mendier ! » lui a répondu ma sœur.

Limin s'est remis à pleurer, c'était comme les sanglots d'un bébé. Ensuite, j'ai entendu aussi les pleurs de ma sœur, mais les siens ne sonnaient pas tristes.

Sans que je sache pourquoi, des larmes ont aussi coulé de mes yeux. Je me suis mise à pleurer aussi, jusqu'au bord de la rivière tranquille. Je suis restée debout longtemps dans le crépuscule, mes yeux longuement fixés sur la silhouette incertaine de la montagne au loin.

Longtemps je n'ai pas su pourquoi j'avais pleuré. Plus tard, avec le recul, j'ai compris que j'avais été émue. Ma gentille sœur ! Limin était quelqu'un d'impopulaire, que tout le monde fuyait pour ne pas être contaminé par « la contre-révolution », mais elle l'aimait de tout son cœur ! Si j'étais trop jeune encore pour comprendre l'amour entre un homme et une femme, j'ai jugé avec mon cœur d'enfant que ma chère sœur faisait là quelque chose de bien.

Ce jour-là, ma sœur a amené Limin chez nous et a proposé de faire des raviolis. Ma mère, très minutieuse dans la vie de tous les jours, répétait à ma sœur : ce n'est pas un jour de fête, pourquoi faire bombance ?

Ma sœur et Limin souriaient sans doute dans leur cœur, mais ils ne savaient pas que ce sourire brillait aussi dans le mien.

Et puis la vie a changé subitement. Après la chute de la Bande des Quatre, on a appris que les parents de Limin, accusés à tort, étaient réhabilités et libérés de prison. L'année suivante ma sœur a encouragé Limin à se présenter aux examens d'entrée à l'université, et elle s'y est présentée elle aussi. Limin a été admis par une université à Pékin, et ma sœur a échoué de peu.

Dans les jours suivant le départ de Limin, les villageois ont longuement discuté, commentant le monde qui

changeait et Limin qui après avoir tant souffert prenait son envol. Ma sœur était à la fois heureuse et triste : heureuse parce que Limin avait pu aller à l'université, et triste tout simplement parce qu'elle était séparée de lui. J'avais grandi entretemps, et j'allais faire mon entrée au collège deux ans plus tard : je connaissais donc déjà un peu la merveille de l'amour. Et je savais, Limin étant parti pour plusieurs années, à quel point ma sœur allait se sentir seule et triste. Et si elle était triste, je le serais aussi.

Je ne savais pas que tout n'était pas encore irrémédiable.

Tout ce temps, au village, je suis la seule à savoir que ma sœur va régulièrement chercher des courriers venus de Pékin auprès du père Li, le postier du coin ; et quand elle récupère une lettre, elle lui en donne une aussi à destination de Pékin. Elle a dû parvenir à un accord avec le vieux Li pour qu'il garde le secret, si bien que personne à part moi n'est au courant.

Depuis que Limin est parti pour l'université, les rumeurs sur le compte de ma sœur se sont calmées. Je sais ma sœur très timide et qu'elle ne veut pas que les autres soient au courant. S'ils savaient, ils se moqueraient d'elle avec une vulgarité qui embarrasserait toute fille pudique.

Manifestement mon père n'est pas au courant non

plus : il ne s'intéresse qu'aux champs et aux cultures, complètement insensible à tout le reste. Pourtant je le vois de temps à autre regarder longuement ma sœur, dans son dos, d'un air triste et apitoyé, sans un mot, mais avec un soupir.

Je sais que ma sœur va se cacher derrière des bottes de foin pour lire les lettres de Limin — à chaque fois que je pense à cet endroit, mon cœur bat plus fort et mon visage est en feu.

Après sa lecture, ma sœur est souvent très enjouée, et se met à chanter des airs joyeux. Elle a une belle voix et chante aussi bien que les chanteurs de la radio. Dans ces moments de joie pour ma sœur, mon père est souvent de mauvaise humeur. Il l'interrompt, l'air bourru, en disant d'un ton pleurnichard : « Ma bonne fille, ne chante plus, j'ai tellement mal à la poitrine... »

Chaque fois que mon père fait ça, je lui en veux d'avoir mal à la poitrine au moment où ma sœur est heureuse, et de lui gâcher son plaisir. Pourtant, mon père aussi a tout mon amour et toute ma pitié. Depuis la mort de ma mère, la vie n'est pas facile pour lui. Regarde, ses cheveux sont presque tous blancs maintenant ! Quand ma sœur est heureuse, je le suis aussi. Même si je fais semblant de ne pas être au courant, je ne peux m'empêcher de me mettre à chanter aussi, bien que je n'aie pas son talent. Si